

Victor HUGO

QUATRE-VINGT-TREIZE

Un Prince Breton

adaptation

de Pierre de BEAUMONT

Victor HUGO

QUATRE-VINGT-TREIZE I

Un Prince Breton

adaptation

de Pierre de BEAUMONT



dessins de M. CHICA

ISBN 2.218-01402.5

© Hatier - Paris - 1970

PREFACE

Depuis huit cents ans, les rois qui gouvernaient la France appartenaient à la même famille.

Mais en 1789, le roi Louis XVI ne peut plus payer les dépenses de son gouvernement. Les hommes qui l'entourent et qui le servent, les nobles*, coûtent très cher. Les Français se révoltent* et demandent des changements. Ils forment en 1792, une assemblée révolutionnaire, la Convention, qui gouverne la France. La Convention proclame la République Française le 22 septembre 1792 et condamne le roi à mort.*

Tous les rois d'Europe, qui sont souvent des parents de Louis XVI, veulent détruire le nouveau gouvernement de la France et ramener un roi à Paris. La France est attaquée sur toutes ses frontières de l'est.

A l'ouest, les habitants de la Bretagne et de la Vendée* — les Bretons* et les Vendéens — se révoltent contre le gouvernement de Paris. Ils essaient de sauver le roi ; puis, après sa mort, de le remplacer par son fils. Ils espèrent que les Anglais enverront des troupes pour les aider à chasser les républicains* (1).*

(1) Les astérisques * indiquent les mots expliqués à la fin du livre.

Les paysans bretons et vendéens qui veulent un roi sont appelés des royalistes. On leur donne aussi le nom de Blancs* parce qu'ils gardent le drapeau* blanc, marqué d'une fleur de lys, des rois de France.*

Les républicains, eux, ont choisi un drapeau à trois couleurs, un drapeau tricolore : bleu, blanc et rouge. C'est pourquoi on les appelle souvent les Bleus*.*

C'est l'habitude alors de porter les couleurs de son drapeau à son chapeau. Les Bretons et les Vendéens royalistes portent une cocarde blanche ; les républicains une cocarde bleue.*

Les chefs des Blancs sont les nobles ou seigneurs de Bretagne et de Vendée. Parmi ces nobles, il y a des princes* et des ducs*. Les La Trémoille sont princes en France et en Bretagne, ducs de La Trémoille, de Thouars, de Tarente et de Talmont. Les Rohan sont princes bretons et ducs. En plus des princes et des ducs, il y a des marquis* comme le marquis de Santenac, qui lui aussi est prince breton, des comtes*, des vicomtes*, des barons. Quand on parle à un prince, on ne lui dit pas « Monsieur », mais « Monseigneur* ».*

Les républicains s'appellent entre eux « citoyen » ou « citoyenne ». Leurs armées sont commandées par des généraux*. Chaque général a sous ses ordres des officiers* : colonels, capitaines, lieutenants et des sous-officiers : sergents*. Le gouvernement républicain place auprès de chaque*

général un de ses agents qui est chargé de le surveiller. On appelle cet homme : un représentant du peuple.*

Dans le livre que vous allez lire, Victor Hugo a voulu montrer le courage des républicains, les malheurs et la grandeur de la France en 1793.

Né en 1802, Victor Hugo a écrit pendant plus de soixante ans. Son œuvre est immense. Beaucoup de ses livres n'ont paru qu'après sa mort en 1885.

Ses poèmes sont connus de tous les Français qui lisent toujours, entre beaucoup d'autres : Les Orientales (1829), Les Chants du crépuscule (1835), Les Rayons et les Orabres (1840), Les Châtiments (1853), Les Contemplations (1856), La Légende des siècles (1859-1883), L'Art d'être grand-père (1877), Toute la lyre (1893), etc.

Il a écrit des pièces de théâtre : Hernani (1830), Ruy Blas (1838) sont les plus lues.

Ses romans les plus connus sont : Notre-Dame de Paris (1831), Les Misérables (1862), et enfin le dernier de tous : Quatre-Vingt-Treize (1874). Il contient quelques-unes des plus belles pages qui aient été écrites en français et que vous retrouverez dans notre édition à peine simplifiées.

LE BOIS DE LA SAUDRAIE

Le bois de la Saudraie, en Bretagne, est sombre et profond. Sous les hauts chênes, les buissons* poussent* épais.

C'est là que la guerre entre Français a commencé en novembre 1792. Des centaines d'hommes y ont déjà été tués. Et c'est encore là que dans les derniers jours de mai 1793 un bataillon* de soldats républicains avance.

Le gouvernement de Paris a donné ordre de tuer tous les royalistes. Mais, sur les douze mille soldats envoyés de Paris en avril, huit mille sont déjà morts.

Aussi, les hommes qui sont entrés dans le bois de la Saudraie marchent lentement. Ils regardent à la fois à droite et à gauche, devant et derrière.

Ils sont partis depuis longtemps. Quelle heure peut-il être ? A quel moment de la journée est-on ?

Il est difficile de le savoir, car il ne fait jamais très clair dans ce bois-là...

Il y a des fleurs partout. Les feuilles sont fraîches. Les soldats les écartent doucement. Des oiseaux chantent.

Il n'y a pas de chemin, ou des chemins tout de suite perdus. Les hommes marchent sur les feuilles molles sans bruit. Ils vont tout droit, le cœur serré et avec la peur de trouver ce qu'ils cherchent.

De temps en temps, ils rencontrent des feux éteints, des herbes coupées, des branches sanglantes*. Là, on a fait la soupe. Là, on a soigné des blessés. Mais ceux qui sont passés dans ces endroits ont disparu. Où sont-ils ? Bien loin peut-être. Peut-être là, tout près, cachés, le fusil à la main.

Le bois semble désert. Le bataillon marche plus lentement encore. On ne voit personne, raison de plus pour attendre quelqu'un. Des coups de feu peuvent partir d'un moment à l'autre.

Trente soldats avancent les premiers. La vivandière* du bataillon les suit. Les vivandières se mêlent souvent aux avant-gardes* : il y a du danger, elles le savent, mais elles veulent voir ce qui se passe. Elles sont, comme toutes les femmes, plus curieuses encore que courageuses.

Tout à coup, les soldats de cette petite troupe d'avant-garde s'arrêtent. Comme des chasseurs, ils sentent quelque chose. Là, devant eux, il y a eu une sorte de mouvement dans les feuilles. Ils se font signe.



En moins d'une minute, l'endroit où les feuilles ont remué est entouré. Les soldats ont le fusil à l'épaule. Ils regardent droit devant eux. Ils attendent un ordre pour tirer.

Au moment où le cri de : « Feu ! » va être dit, la vivandière, qui regarde entre les feuilles, s'écrie :

— Arrêtez ! Ne tirez pas, camarades !

Elle court. On la suit.

Il y a quelqu'un, en effet.

Au plus épais du bois, dans une sorte de chambre de feuillage, une femme est assise. Elle porte un bébé et les têtes blondes de deux garçons endormis reposent sur ses genoux.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? crie la vivandière. La femme lève la tête.

— Vous êtes folle d'être là !

Elle reprend :

— Un peu plus, on vous tuait !

Et, s'adressant aux soldats, la vivandière ajoute :

— C'est une femme.

— Ça se voit, dit un républicain.

La vivandière continue :

— Venir dans les bois pour être tuée ! Quelle idée de faire ça !

La femme regarde autour d'elle, comme à travers un rêve, ces fusils, ces sabres*, ces baïonnettes*, ces visages durs.

Les deux enfants s'éveillent.

— J'ai faim, dit l'un.

— J'ai peur, dit l'autre.



La mère reste muette.

Le sergent lui crie :

— N'ayez pas peur, nous sommes le bataillon du Bonnet-Rouge.

La femme tremble de la tête aux pieds. Elle regarde le sergent et voit de gros sourcils, une grosse moustache et deux flammes qui sont les yeux. Elle le regarde toujours, sans pouvoir parler. Elle est maigre. Elle n'a pas de bas, pas de souliers. Ses pieds saignent.

La vivandière caresse*, avec sa grosse main, la petite tête du bébé. Elle demande :

— Quel âge a ce petit ?

La mère ne comprend pas. La vivandière répète :

— Je vous demande son âge.

— Ah ! dit la mère, dix-huit mois.

— C'est vieux, dit la vivandière. Ça ne doit plus boire du lait à cet âge. Nous lui donnerons de la soupe.

La mère a moins peur. Les deux petits qui sont réveillés, sont curieux. Ils regardent les soldats :

— Ah ! dit la mère, ils ont bien faim.

Et elle ajoute :

— Je n'ai plus de lait.

— On leur donnera à manger, crie le sergent, et à toi aussi. Mais, pour qui es-tu ? Pour la République ou pour le roi ?

La femme regarde le sergent et ne répond pas.

— Tu as entendu ma question ?

— Je me suis mariée toute jeune, dit-elle enfin.

On a mis le feu au village. Nous nous sommes sauvés si vite que je n'ai pas eu le temps de mettre des souliers.

— Je te demande si tu es républicaine ou royaliste ?

— Je ne sais pas.

Le sergent reprend :

— D'où es-tu ?

La femme le regarde comme si elle ne comprenait pas. Le sergent répète :

— Quel est ton pays ?

La femme répond :

— Je ne sais pas.

Puis elle ajoute :

— C'est la ferme de Siscoignard*, près d'Azé.

Le sergent se tait un moment, puis il reprend :

— Ce n'est pas un pays, ça.

— C'est mon pays... Mais, je comprends, monsieur, vous êtes de France ; moi je suis de Bretagne.

— Eh bien ?

— Ce n'est pas le même pays.

— C'est le même pays ! crie le sergent.

Il ajoute :

— Que fait ta famille ?

— Ils sont tous morts. Je n'ai plus personne.

La vivandière caresse la joue des deux grands.

Elle demande :

— Comment s'appelle la petite qui tète* ? C'est une fille, n'est-ce pas ?

La mère répond :



- C'est Georgette.
- Et l'aîné ! Il a déjà l'air d'un homme, ce garçon-là.
- René-Jean.
- Et l'autre, c'est un homme lui aussi !
- Gros-Alain, dit la mère.
- Ils sont gentils ces petits, dit la vivandière.
- Quel âge ont-ils ?
- Le grand a quatre ans et son frère trois.
- Le sergent reprend :
- Parle. Pourquoi n'es-tu pas dans ta maison ?
- Parce qu'on l'a brûlée.
- Qui l'a brûlée ?
- Je ne sais pas. On s'est battu.
- Où vas-tu ?

— Je vais avec mes enfants.

Le sergent recommence :

— Mais, tes parents ! Voyons, citoyenne, dis-nous qui sont tes parents. Moi, je m'appelle Radoub, je suis sergent, je suis né rue du Cherche-Midi, à Paris. Mon père et ma mère habitaient là, je peux parler de mes parents.

— Je m'appelle Michelle Fléchard. Mes parents, c'étaient les Fléchard. Voilà tout.

— Oui, les Fléchard sont les Fléchard, comme les Radoub sont les Radoub. Mais on a un métier. Quel était le métier de tes parents ! Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— C'étaient des cultivateurs. Mais mon père ne pouvait plus travailler. Il avait tiré un lapin. On aurait pu le condamner à mort ; mais le seigneur a été bon. Il a dit : « Donnez-lui seulement cent coups de bâton ». Mais après, mon père n'a plus pu marcher.

— Et après ?

— Mon grand-père était protestant*. On l'a mis au travail sur les bateaux et on ne l'a plus revu.

— Et après ?

— Le père de mon mari ramassait du sel*. Le roi l'a fait pendre.

— Et ton mari qu'est-ce qu'il fait ?

— Ces jours-ci, il se battait.

— Pour qui ?

— Pour le roi.

— Et puis ?